

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION

- 77 -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Prépaiement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

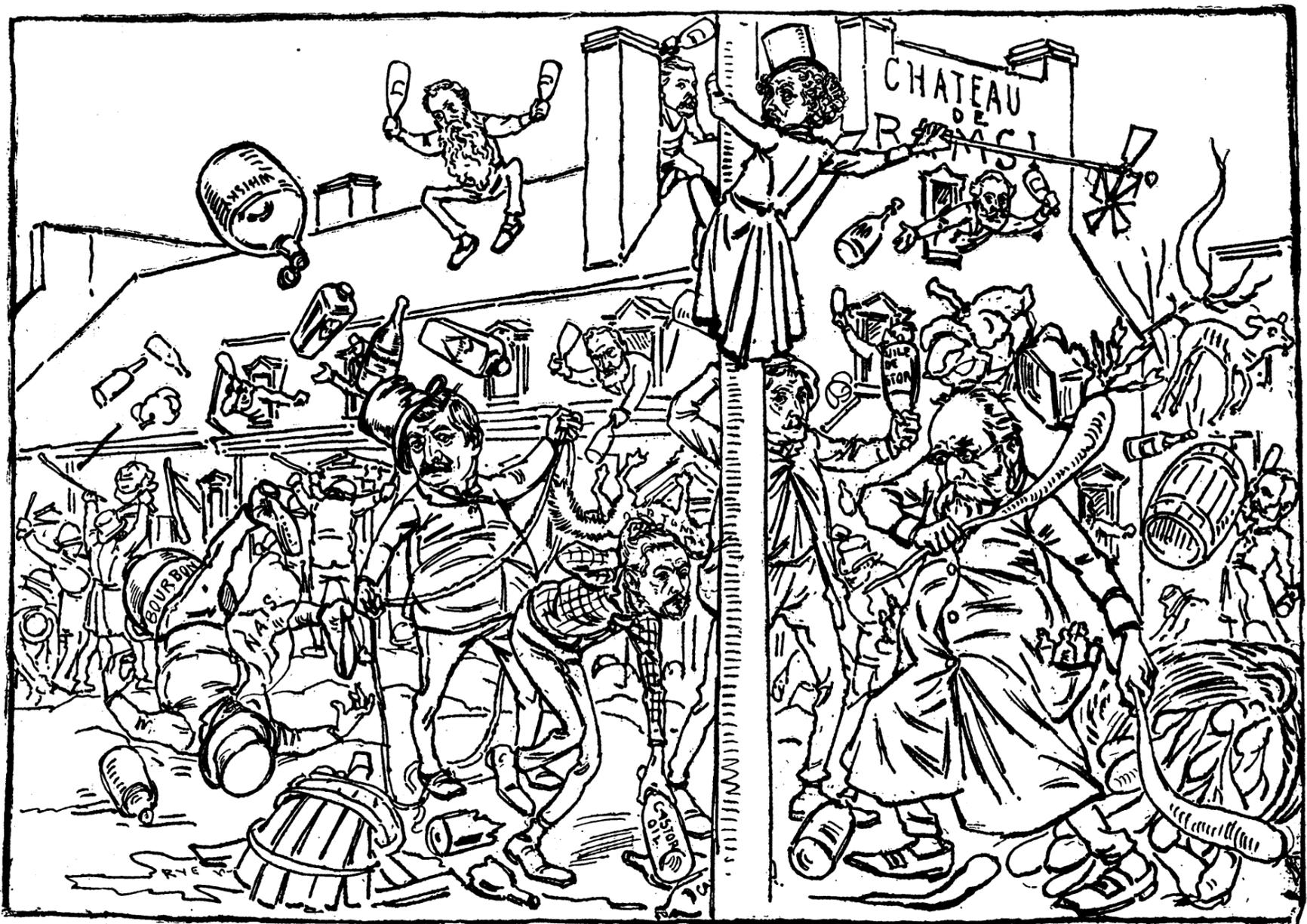
LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 16 AVRIL 1887

No 30



## ATTAQUE ET DEFENSE DU CHATEAU DE RAMEZAY

Une division de l'armée des Rouges et des Castors attaque le Château de Ramezay et est repoussée par la vaillante garnison.

# LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 16 AVRIL 1887



## CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

ENTREVUES AVEC LE GÉNÉRAL BOULANGER ET Mlle LAURA DE SARTIGNY.

Paris, 1er avril.

Mon cher Violon,

Comme je te le disais dans ma dernière lettre, je suis reparti pour les vieux pays. Cette fois-ci je me suis rendu à Paris. Les gazettes parlaient tant de la guerre qu'on était à la veille d'avoir entre la France et la Prusse que j'ai résolu d'aller voir le général Boulanger, un homme bien posté sur ces affaires-là. Il y a deux ou trois ans, je crois, j'ai été introduit au général Boulanger et à ses amis lorsqu'ils sont venus à Montréal après les fêtes de Yorktown.

Je suis arrivé hier, à Paris, et je suis débarqué au dépôt du Nord.

J'ai porté mon butin qui était empaqueté dans un sac de tapis, chez une de mes connaissances, un portier de la rue Lamothe Piquet.

Il m'a donné l'adresse du général Boulanger qui avait un bureau au département de la milice, au grand état major général, Place Vendôme, là où il y a une espèce de colonne Nelson en bronze où on peut monter dedans. Je me suis rendu là à pied, parce que les charretiers qui roulent à Paris nous chargent des prix fous et ensuite ils demandent cinq cents pour boire. Une trip d'une demi heure ça vous coûte les yeux de la tête.

Il y a bien des petits chars à Paris, mais les Français les appellent des traîne-moé et ces traîne-moé là sont toujours pleins. Comme ça j'avais autant acquête d'aller à pied.

A Paris il faut un tas de cérémonies pour un ministre, c'est quasiment aussi pire qu'à Bytown.

J'étais décidé de ne pas me laisser fouler. J'ai broussaillé les domestiques qui baro-daient de tous côtés et à la fin ils ont été obligés de me laisser entrer dans l'office du général. Boulanger en me voyant arriver m'offrit une chaise et me demanda qui j'étais, attendu que je ne lui avais pas envoyé ma carte. Je lui dis que j'étais le correspondant du Violon et que je venais lui demander des nouvelles. Il se rappela de m'avoir rencontré à Montréal et il m'invita à fumer une cigarette. Je le remerciai et je sortis mon bougon avec ma blague de tabac canayen. Lorsqu'il me vit allumer ma pipe avec un briquet et du tondre il parut un peu étonné. Il commença ensuite à me parler des Canayens qu'il avait rencontrés à Montréal.

—Donne-moi des nouvelles de Beaugrand, le maire.

—Maire, il ne l'est plus, il a fait ses deux années.

—Comment, mais il m'avait dit qu'il le serait autant qu'il le voudrait, et qu'il était la coqueluche de la province de Québec.

—La coqueluche, je crois bien qu'il l'a, si j'en juge par sa manière de grasseyer le français. Pour être maire davantage, pense pas. bidoux. Les Canayens ne sont pas fous de votre Beaugrand depuis qu'il a assisté au banquet des Prussiens, à Montréal, pour boire à la santé de l'empereur Guillaume.

—Vous ne me dites pas ça. Jamais je ne vous croirai. Lorsque je l'ai vu à Montréal et à Paris il était plus francé que les Français. Il m'a fait tant de politesses lorsque j'étais dans votre pays que j'ai cru devoir lui donner la croix de la légion d'honneur. Le matin n'était pas satisfait il a fallu lui passer par dessus le marché la décoration de l'Ordre Nicanifnichebar de Returnisie.

—Là, mon général, vous l'avez rempli. Mais ne croyez pas qu'il aime mieux les Français pour tout ça. Vous ne connaissez pas votre homme. Avec les Anglais il est plus anglishe qu'eux, avec les Irlandais il est Paddy gros comme le bras, et avec les Ecossais il est prêt à porter le kilt.

—Mon cher monsieur Ladébauche, j'avais une plus haute opinion des Canadiens. Réellement, c'est comme ça. On ya y mettre ordre.

—Par chez nous, mon général, on parle beaucoup de la guerre entre la France et la Prusse. Les Canadiens seront bien contents, allez, si vous preniez une bonne revanche. J'en connais plusieurs qui se feraient un plaisir d'aller se battre pour la vieille France. Vous n'avez qu'à les demander, ils sont parés à partir.

—Je ne sais pas trop ce qui va arriver. La France est prête. Le moindre prétexte suffira pour une déclaration de guerre. Entre nous soit dit ne soyez pas surpris si les affaires se gâtent l'été prochain.

—Bon, général, vous me faites plaisir-là. J'ai su ce que je voulais savoir, et je vais vous dire bonjour.

—Attendez un peu, mon Canadien, nous allons sortir ensemble et vous me ferez le plaisir d'accepter un coup avec moi.

—Ça n'est pas de refus. Nous autres, gens de chantiers, on aime à claquer le coup.

Le général se leva et sortit avec moi.

Il me conduisit au café Brébant, un beau salon de l'Avenue de l'Opéra.

Lorsqu'on fut assis à une table il sonna le waiter, et me demanda ce que je prenais. Je lui répondis : Un pony bière avec un couteau.

Le waiter eut l'air comme s'il me comprenait pas.

Je lui expliquai que c'était un petit tonbleur de bière avec un couteau de boisson forte.

Le général prit un half dash et ensuite il me demanda si je voulais aussi quelque chose à manger. Je n'avais pas encore déjeuné et je demandai un verre d'huitres et une sly. Chose bien drôle, dans cette grande auberge-là on n'a pas pu me le donner. Je me suis aperçu alors que Paris était gréé de bons salons comme Montréal ou Bytown.

Après m'être séparé du général, j'ai été à une stand de charretiers du Boulevard des Italiens pour me faire conduire en voiture aux Folies Bergères, là où je devais rencontrer mamselle Laura de Sartigny.

Je passai par les boulevards des Capucines, Bonne Nouvelle, jusqu'à la rue Bergère là où je devais aller.

Rendu aux Folies Bergères j'ai été bien trompé.

Imaginez vous que c'est pas d'autre chose qu'un Dime Théâtre Royal à Montréal, seulement qu'il y a plusieurs bars dans la place. Pendant la show on peut s'amuser à boire et à fumer assis près de petites tables. Des demoiselles jolies comme des cœurs passent la boisson aux pratiques et ne se font pas prier pour jaser avec les messieurs.

Je m'assis près d'une table et une grande créature avec un nez en pied de marmite et des yeux luisant comme des charbons, vint me demander ce que je prendrais. Je lui dis de m'apporter un verre de grosse bière et je m'informai d'elle si elle connaissait mademoiselle Laura de Sartigny.

—Vous ne pouvez pas mieux tomber, me répondit-elle. C'est moi en personne naturelle. Qu'est-ce que vous me voulez ?

—Je suis du Canada et je voudrais vous donner des nouvelles d'un de mes amis que vous avez rencontré il y a environ quatre ans.

—Gageons que vous voulez me parler de monsieur Trudel. Mon Dieu que je suis contente d'avoir de ses nouvelles ! J'espère bien qu'il ne m'a pas oubliée. Comment était-il lorsque vous l'avez quitté ?

—Il se porte comme un charme. Il vous fait bien ses amitiés et je crois qu'il fera un voyage à Paris d'ici à un an.

—Rien ne me fera plus de plaisir que de le rencontrer. J'espère bien qu'il ne m'a pas oubliée ?

—Pour ça, non. Il parle souvent de vous. A votre place j'irais au Canada et je suis sûr que vous feriez tous les deux une bonne "match."

—J'irais bien, monsieur, mais nous autres pauvres filles des Folies Bergères, nous ne sommes pas sorteuses. Il faudra qu'il vienne me trouver ici. Mais à présent, dites-moi donc, que fait-il ce cher ami ?

—Je vous assure qu'il n'est pas à pied à présent. Il joue un gros jeu dans le pays. Il est aujourd'hui le chef des Castors ; il publie une gazette dans l'intérêt des habitants et il leur enseigne la manière de cultiver les carottes. C'est lui qui dirige l'Eglise dans notre pays et on me dit qu'il est à la veille d'être nommé sous-pape pour le Canada.

—Ah ça ! dites-moi, les journaux du Canada ont parlé de moi pendant longtemps. Ils m'ont fait passer pour une pas grand'chose.

—C'est Fréchette le poète qui a taquiné votre ami à propos de vous. Il a dit que vous étiez légère et vous ne faisiez pas vos dévotions.

—Si jamais je poigne ce Fréchette là, je lui créperai le toupet. L'idée de prétendre que je suis légère. Je sais que mon ami est un saint homme et qu'il ne se permettrait jamais de me blaguer. Du reste, je suis dans l'établissement comme une bonne fille et je sais que mon ami est un homme honnête de son corps. Tenez, monsieur, si vous avez la moindre doutance sur mon compte, venez me voir chez ma tante qui est concierge de la maison où je reste sur la rue Bleu No. 28. Vous apprendrez là que je suis une des meilleures paroissiennes de Notre-Dame des Lorettes. Excusez-moi, monsieur, on m'appelle à une autre table. Avant de nous séparer puis-je vous offrir quelque chose ?

—Merci, mademoiselle, je sors d'en prendre.

—Au revoir, monsieur.

Je me séparai alors de Mlle de Sartigny et je pris la route de la rue de Lamothe Piquet.

Aujourd'hui je suis bien en peine pour me faire laver. J'ai couru les rues de Paris pendant six heures pour trouver un Chinois qui se chargerait de mon linge. A Paris pas plus de Chinois que sur la main.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

## Huile d'Argent ou Silver Oil

### DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Service du Violon

Montréal, 14 avril.

A Cyrille Doyon, M.P.,  
Ottawa.

As-tu vu la résignation de Blake.

TASSÉ.

A Jos. Tassé,  
Montréal.

Oui, et j'en suis bien content. J'avais promis de suivre bien du monde. En voilà un de moins.

DOYON.

Montréal, 14 avril.

A Cyrille Doyon, M.P.,  
Ottawa.

Tâche au moins de ne pas voter conservateur.

TASSÉ.

Ottawa, 14 avril.

A Jos. Tassé,  
Montréal.

Veux les intérêts de mon comté et de ma paroisse avant tout.

DOYON.

St-Hilaire, 14 avril.

A M. Gigault, M.P.,  
Ottawa.

As-tu vu résignation Blake comme chef opposition ?

BRUCE CAMPBELL.

Ottawa, 14 avril.

Au Col. Bruce Campbell,  
St-Hilaire.

Parle m'en pas. Ça démanche moé complètement.

GIGAULT.

St-Hilaire, 14 avril.

A M. Gigault, M.P.,  
Ottawa.

Vas-tu encore le suivre ou marcher à sa tête.

BRUCE CAMPBELL.

Ottawa, 14 avril.

Au Col. Bruce Campbell,  
St-Hilaire.

Vais en parler au G. V. Bien difficile suivre un homme qui ne veut pas marcher. Blake me faire l'effet d'un emplâtre.

GIGAULT.

Berthier, 13 avril.

Au G. V. Trudel,

Pouvez-vous me dire si carotte à Moreau est bonne pour Castors. Quelqu'un m'a dit que c'était du poison.

SYLVESTRE.

Montréal, 13 avril.

A M. Sylvestre,  
Berthier.

Carotte à Moreau très-bonne pour Castors. J'aime à en prendre par paquet.

Ai trouvé une autre variété de carottes : ce sont carottes de *cire* de St-Jean Chrysostôme.

TRUDEL.

Montréal, 9 avril.

A l'Hon. Mercier,  
Québec.

Tâche faire quelque chose pour empêcher banquet Chapleau. Ça nous casse. Ils vont s'entendre. Deux ans de travail perdus.

TRUDEL, G. V.

Québec, 9 avril.

Au G. V.,

C'est bien difficile. Déjà dit à Amyot d'écrire dans son papier. Ça pas pris. Envoie Phaneuf et Campeau pour tâcher de faire sauter la salle avec dynamite. Si trouves mieux, télégraphie.

MERCIER.

St-Vincent de Paul, 9 avril.

A l'Hon. Mercier,  
Québec.

Viens de recevoir dépêche de Trudel. Pas moyen de laisser faire le banquet Chapleau si tu as du poil aux pattes. Vois Tardivel le P. V. Dis-lui de faire possible, en même temps commande lui un abonnement à la *Vérité* que je voudrais mettre dans mon puits.

BELLEROSE.

Québec, 9 avril.

A Sénateur Bellerose,  
U. V. de C.

Pas capable pour faire à propos banquet Chapleau. Le P. V. Tardivel demande paiement d'avance. Il s'occupe exclusivement de la formation de son grand parti national dont le G. V. Trudel doit être la tête. Jusqu'à présent ils sont trois. Il dit que ça marche. Que penses-tu d'un projet de banquet au G. V. ?

MERCIER.

St-Vincent de Paul, 9 avril.

A Hon. Mercier,  
Québec.

Du moment où je serai invité, c'est pas une mauvaise idée. Organisation, banquet Trudel devrait être remis après emprunt effectué, pour pouvoir prendre argent sur fonds secrets. Pas capable trouver souscripteurs sans ça. On laissera pas faire le menu par le G. V., n'y mettrait rien que des carottes.

BELLEROSE.

## Huile d'Argent ou Silver Oil



Coups d'Archet

Monsieur X... de la rue Ste Elizabeth a sur le sommet de sa tête un point rond et complètement chauve. Tous les soirs, sa petite fille, au moment de se coucher lui dit : Papa, baisse toi, je veux te donner un bec à l'endroit où tu montres ta doublure.

La Patrie a renoncé à la tâche qu'elle s'était donnée d'enseigner le français à la population de Montréal.

Dans une de ses colonnes d'annonces on lisait samedi dernier : "Souliers bas pour messieurs en veau cousus à la main. Bottines en veau fin pour messieurs cloués."

Longueuil a une pompe à incendie à vapeur. Lorsqu'il y a un feu, on réunit un nombre de volontaires suffisant et on la traîne au théâtre de la conflagration. on remplit la chaudière d'eau, un gamin court chercher des copeaux, et une semaine après la vapeur est en activité. La machine est ensuite transportée à la station.

Comment se fait-il que M. Beaupré ne compose plus de sonnets depuis le départ de Fréchette de la Patrie ?

Il devrait nous en écrire de temps en temps parce qu'il a du talent pour ce genre de poésie.

C'est un sonnet qui lui a valu son admission dans l'Académie des Muses de cent Tonnes.

On dit que l'ex-maire Beaupré doit recevoir sous peu ses titres de noblesse.

Cette noblesse n'aura qu'un quartier, le quartier St Antoine, où se trouve la ruelle Rolland.

Son écusson portera des gueules sur un champ de picote.

La devise sera "Force à faible. Merci à superbe."

Entendu dans une maison de la rue St Paul.

—Où est maintenant votre fils aîné, Mame Pichu.

—Il est avocat maintenant. Il a son bureau sur la rue Notre-Dame. Il me dit qu'il fait beaucoup d'affaires.

—Est-il un avocat criminel ?

—Non, pas encore. Du moins il me l'a fait comprendre. Mais je crains beaucoup qu'il le devienne. Il y a tant de tentations pour un jeune avocat.

Vous me dites que votre femme est de mauvaise humeur ?

—Oui, vous pouvez en être sûr.

—Qu'est-ce qui l'a fâchée ?

—D'abord elle s'est fâchée contre la servante, ensuite elle s'est fâchée contre moi parce que je ne me suis pas fâché contre la servante et maintenant elle est fâchée contre elle même parce que je me suis fâché contre la servante. Comprenez-vous maintenant ?

Il n'y a pas bien longtemps un maître d'école des environs de Montréal demandait à un de ses élèves pourquoi Moïse avait levé le serpent dans le désert. Personne ne répondit excepté un seul. Il dit que Moïse l'avait levé parce qu'il savait qu'il ne marchait pas. Le même écolier disait que les Juifs avaient fait un veau d'or, parce qu'ils n'avaient pas assez de métal pour faire une vache entière.

Une jeune femme.—Je le sais très bien, maman, mon mari ne m'aime plus comme autrefois.

La mère.—Comment t'aperçois-tu de cela, ma fille ?

—Vous savez qu'il est pompier ?

—Oui.

—Eh bien, ayant notre mariage, lorsqu'il me courtisait et que l'alarme sonnait, il n'allait jamais au feu. Il disait qu'il préférerait payer l'amende.

—Eh bien, que fait-il maintenant ?

—Maintenant, lorsqu'il entend sonner l'alarme il me dit que le devoir l'appelle et il part de la maison comme une bombe.



LA RENTRÉE A L'ÉCOLE

CARTWRIGHT.—Après nous avoir fait punir par le maître, tu ne veux plus rester à l'école. Tu rentreras malgré toi, on ne te laissera pas désertier comme Mackenzie.

LAURIER.—Avance ! grand lâche. Tu as brisé la plaque de ma carabine pendant la vacance. Tu chniques à l'heure ! Avance, tu rentreras avec les autres.

On creuse actuellement dans la municipalité de Maisonneuve un puits très profond pour atteindre le gaz naturel. Le forat a déjà atteint une profondeur de 1,500 pieds. Tous les jours les directeurs de l'entreprise font une visite aux travaux pour s'assurer s'il ne se dégage pas du trou un soupçon de gaz. Il n'y a pas bien longtemps un de ces messieurs en entrant dans la cabane où le forat était en activité sentit une odeur nauséabonde.

—Bravo ! Bravo ! s'exclama-t-il devant les ouvriers, enfin j'ai senti quelque chose. Je crois qu'on y est.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit un des travailleurs, je crois que vous vous trompez, cette odeur, sauf votre respect, vient de moi. Je ne pensais pas que vous arriveriez si vite.

Une cinquantaine de personnes qui n'avaient pu se faire admettre au banquet Chapeau, parce qu'elles avaient négligé d'acheter leur billet la semaine dernière, se sont formées en procession et se sont rendues chez le Vrai Brazeau et lui ont tenu le langage suivant : Nous sommes arrivés trop tard pour le festin du maître et nous sommes maintenant dans les ténèbres extérieures. Soyez notre consolation. Vendez nous, comme vous en avez l'habitude, des cigares Crème de la Crème pour 5 cts, des Mongos pour 4 cts, des Cable de Davis pour 3 cts., etc., etc. O vrai Brazeau, on vous trouvera toujours au No. 47 rue St-Laurent.

Huile d'Argent ou Silver Oil



NOMINATIONS.

Il a plu à Son Excellence le lieutenant-gouverneur par ordre en conseil, daté du 32 mars, de faire les nominations suivantes :

Oscar Turgeon, écuyer, bourgeois, inspecteur des billards de la province de Québec.

Noel Pratt, écuyer, gentilhomme, inspecteur des groceries.

Le Père Breton, écuyer, vendeur de pommes, inspecteur des marchés.

Campeau, écuyer, huissier, examinateur général des recors de la province de Québec. Lieu des séances chez Castonguay.

E. G. Phaneuf, officier du shérif examinateur en chef pour les aptitudes des candidats au service civil.

Réponses aux Correspondants.

MATHILD (Yamaska).—Votre lettre qui est très intéressante pour les abonnés de votre localité, est de beaucoup trop longue pour le cadre de notre journal. Essayez de la résumer en un seul feuillet au lieu de trois et nous la publierons.

C COPPÉ.—Trop de personnalités blessantes. Au panier.

UN ABONNÉ.—Nous avons déjà donné la signification du mot "carotte." Relisez vos anciens VIOLON.

Huile d'Argent ou Silver Oil

ALLEGORICO TYPO-GRAVURE

LE G. V. TRUDEL

Non serai-je  
Demandez et vous recevrez.  
Rédacteur de L'Étendard.  
Sénateur mais pas ministre.  
Tirez et elle s'arrache.  
G. V. in partibus.

Le sujet de cette biographie n'est pas venu au monde comme les enfants ordinaires, sous une feuille de chou. Les chroniques du temps nous annoncent qu'il a été trouvé dans un champ de carotte, à Ste-Anne, comté de Champlain, le 29 avril 1838. Enfant précoce il lisait dans le Devoir à l'âge de cinq ans. Il fit un cours classique au collège de Nicolet et remporta chaque année le prix de Petit Catéchisme. Il étudia le droit et ne tarda pas à devenir un puits de Jus Romanum et un pot d'érudition dans les lois concernant les beaux et les fabriques. Il fut reçu avocat en décembre 1861. En 1864 il épousa la fille de l'honorable Louis Renaud et devint le modèle des époux. Le gouvernement fédéral lui donna en 1878 le titre de Conseil de la Reine. On connaît de lui un grand nombre d'écrits publiés dans les journaux et dans les revues. Il a fait plusieurs travaux importants, entre autres : "Quelques réflexions sur les rapports de l'église et de l'état ;" "Mémoire sur la question de la fusion des sociétés littéraires et scientifiques de Montréal ;" "Nos Chambres Hautes : Sénat et Conseil Législatif," et plusieurs autres sous différents noms de plume. Sa renommée comme écrivain catholique arriva jusqu'à Rome et le Saint-Siège pour le récompenser le créa commandeur de plusieurs ordres de chevalerie. Il s'illustra par ses plaidoires dans le fameux procès Guibord et la Cour Romaine lui conféra les titres de Premier Théologien de la Da'erie Apostolique, Consultant de la Congrégation des évêques et du clergé séculier et irrégulier. Il fonda dans la province de Québec la célèbre confrérie des Castors et ouvrit sur la rue St-Jacques un cours public de Droits Canons. Malheureusement ses canons n'avaient pas de lumière et ne portaient jamais juste. Un de ses élèves, M. Tardivel, établit à Québec une école de Droit Pistolet. M. Trudel reçut le titre de Grand Vicair en 1873, et toutes les congrégations de Castors furent mises plus tard sous son obédience. Il fonda L'Étendard en 1883 pour ramener l'épiscopat vers les saines doctrines de son école. Il s'est immortalisé par son talent pour la culture de la carotte. La carotte est aujourd'hui sa vie. Le jour où il n'en tirera plus on entendra sonner le glas de L'Étendard. Lorsque le Grand Vicair Trudel mourra il sera succédé dans sa charge par le Petit Vicair Tardivel, rédacteur de la Vérité.

Un individu affligé d'un terrible bégaïement entre dans une pharmacie anglaise. —Je vou... vou... draï des pastilles d'hip... hip... hip... —Hurrah ! s'écrie l'employé britannique.

Un abonné du comté de Rimouski nous écrit qu'il y a plusieurs personnes de ce comté qui commencent à prendre intérêt à la culture de la carotte, depuis qu'on connaît les préférences du G. V. pour ce légume.

Tous les jours nous recevons des nouvelles de la même nature de presque tous les comtés de la province.

Huile d'Argent ou Silver Oil

LE CHATEAU DE RAMEZAY.

L'ancien château du sieur de Ramezay où se passe la scène dessinée sur notre première page, est situé à l'encoignure de la rue Notre-Dame et de la Place Jacques-Cartier, en face de l'Hôtel-de-Ville. C'est dans ces murs antiques que Ramezay, gouverneur de Montréal, a signé les articles de la capitulation en 1760. C'est dans cette maison que se trouve aujourd'hui l'Association Conservatrice de Montréal. Le gouvernement Mercier a annoncé son intention de vendre cette propriété après la présente session, afin d'en déloger ses ennemis.

Le château est aujourd'hui occupé par M. G. J. Neville qui y a ouvert il y a un an un des plus beaux restaurants de la Puissance.

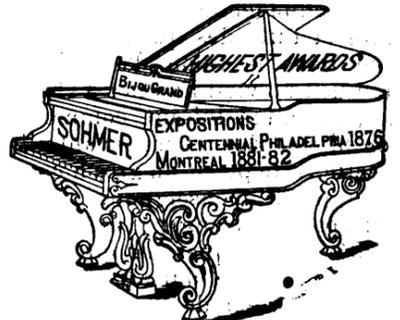
La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2 50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Huile d'Argent ou Silver Oil



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME Montréal.

LOTÉRIE NATIONALE

\$30,000

DE PRIS SÉRONT TIRÉS

LE 20 AVRIL 1887

PRIX DU BILLET, \$1.00

Pour obtenir billets, informations, etc., s'adresser au secrétaire.

S. E. LEFEBVRE

19 rue St-Jacques

FEUILLETON DU "VIOLON."

LA ROBE ROSE

Ruinés! ils étaient ruinés! Le châteaueu et son mobilier vendus, il leur restait quelques centaines de francs pour venir se réfugier à Paris. Ils étaient quatre: le mari, qui avait cinquante ans et qui paraissait plus âgé, la femme qui en avait trente et qui paraissait plus jeune, un garçon de huit ans, une fillette de six ans. Tous en deuil, en grand deuil d'une sainte femme, la grand'mère de Mme d'Avrilly. Celle-ci, restée orpheline, toute petite, avait été élevée par cette aïeule dont la double maternité l'avait choyée d'une tendresse double, et dont la perte très récente, laissait encore son cœur saignant.

Que venaient-ils chercher à Paris? L'appui d'un ministre qui était leur parent et dont la générosité leur avait été vantée. Comment ne se laisserait-il pas émouvoir par une cause si intéressante, par un vieux nom honorablement porté, par cette jeune femme qui pleurait la mort de sa mère, et qui bientôt, peut-être n'aurait plus de pain à donner à ses enfants?

Et tout d'abord la famille d'Avrilly se crut perdue dans cet immense Paris où elle ne connaissait personne. Les malheureux avaient pris un appartement meublé, presque propre à première vue, mais fané, poussiéreux, désolant.

Les lits étaient étroits comme des cerceaux, il n'y en avait que deux et, le soir venu, Henri couchait sur un matelas, par terre, et Suzanne sur deux fauteuils qui souvent se séparaient, laissant doucement tomber l'enfant dans ses couvertures.

Aussitôt les malles défaits, il avait fallu songer à la visite au ministre et l'on avait demandé une audience, accordée par retour du courrier.

On décida que ce serait Mme d'Avrilly, moins timide et moins découragée que son mari, qui affronterait cette première entrevue, tandis que le père de famille garderait les enfants à la maison. Elle avait promis d'être brave, la jeune femme, mais elle pensa prendre la fuite dès qu'elle eut mis le pied dans le salon d'attente où l'introduisit un vieil huissier à chaîne d'acier, au crâne luisant comme un oignon blanc. Elle voyait avant elle, dans cette vaste pièce, un gros homme qu'on appelait monseigneur, et qui était un prince étranger; un évêque, un général, quelques députés, des préfets, un groupe d'ingénieurs qui discutait un projet de chemin de fer, trois jolies solliciteuses qui bâillaient.

A sa grande surprise, Mme d'Avrilly fut admise après l'évêque et après l'altesse; le ministre voulait sans doute faire preuve d'égards envers sa parente pauvre! Oh! comme elle lui en savait gré! Comme elle se sentait encouragée, confiante, prête à bien expliquer son affaire, sans trouble, sans précipitation. Elle serait écoutée aussi favorablement qu'elle était reçue.

Elle s'avança alors dans le cabinet du ministre, cherchant à reconnaître l'homme au milieu d'une nuée de papiers blancs, lancés en l'air, et qui ressemblait à des colombes sortant des manches d'un escamoteur. C'était bien Son Excellence qui, dans un accès de colère, se livrait à ce singulier exercice. Ah! ce maudit plan! je ne le trouverai donc pas, disait-il avec impatience. Ah! pardon, madame, ma cousine, je crois?

—M. le ministre, dit la solliciteuse, qui tenait à ne pas oublier les formules, j'avais écrit à Votre Excellence.

—Oui, je sais, votre mari à placer, cinquante ans, un âge fâcheux. C'est une inspection qu'il lui faudrait, une bonne sinécure. Mais vous voyez combien je suis débordé; revenez, ou plutôt, envoyez-le-moi. Suis-je assez pressé! Et c'est tous les jours comme cela.

Puis il sonna. L'audience n'avait

pas duré cinq minutes, et la pauvre femme s'était à peine assise.

Le lendemain, ce fut le tour de M. d'Avrilly. Même foule dans l'antichambre, même brièvement d'attente, même personnage agité et pressé. La seconde audience fut exactement la répétition de la première.

—Notre cousin est bien disposé, dit au retour le mari à sa femme, mais il n'a pas une minute à lui. Il s'est excusé de ne pouvoir me parler longuement. C'est désolant! Je lui ai proposé d'aller l'attendre dans sa voiture, mais elle était déjà prise d'assaut par deux députés. Alors il m'a remis ces invitations pour son bal, ajoutant que chez lui, le soir, il pourrait peut-être causer avec nous quelques minutes.

—Un bal. Tu as accepté? Et notre deuil? Tu n'a pas songé à notre deuil, à notre pauvre aïeule?

—Et nos enfants qui mourront de faim, si nous n'avons pas la place? répliqua le mari accablé.

Elle resta silencieuse; elle se sentait à la fois révoltée et vaincue. Aller à ce bal! horreur! Et elle se disait qu'il faudrait pourtant y aller, et que ce calice de plaisir, il faudrait le boire. Et elle admirait comment une fête enviée par tant de femmes pouvait lui apparaître comme le plus odieux des supplices.

Mais Mme d'Avrilly n'avait pas l'habitude de s'apitoyer longtemps sur elle-même. L'intérêt des siens était un ressort qui relevait vite les défaillances de son cœur. Elle prit donc bientôt le parti de se soumettre et d'agir.

Alors se dressa la question de la toilette. Son mari possédait la tenue obligée, l'universel habit noir et la cravate blanche, mais elle, elle n'avait pas même un robe de deuil habillée! Celle qu'elle portait, son unique robe noire, montante et d'étoffe économique, n'était pas seulement une austérité funèbre, déplacé dans une réunion mondaine, elle était défraîchie, à moitié usée, tranchons le mot, elle était sale. Que faire? Quel arrangement inventer? Quelle transaction? Mme d'Avrilly voulut voir si sa garde-robe des temps meilleurs, soigneusement apporté à Paris, lui offrirait quelques ressources, et elle tira d'un cabinet noir les vieilles malles qui la renfermaient. Ses enfants l'aiderent volontiers à cette besogne, et pourquoi ne pas avouer qu'ils s'en amusèrent autant qu'elle en gémit?

Tous trois penchés sur les coffres profonds, ils retournaient en vain les jupes et les corsages superposés, les traînes, étoffe d'antan, gazes popelines, barèges et bazins! Rien n'y représentait le deuil, pas même le demi-deuil; nulle nuance foncée, et le tout passé, frippé, lamentable.

Mme d'Avrilly se désespérait, quand son fils se mit à pouffer de rire. Tout au fond de la plus ancienne des deux malles il venait de découvrir un objet qui lui paraissait vraiment comique, et qu'il se hâtait de montrer à sa sœur. Suzanne en riait, à son tour, et de bon cœur. Leur mère, intriguée, les écarta, plongea la main dans ce fond si divertissant, et en tira tout de suite une pièce étrange, en effet, une robe de sa grand'mère.

Elle l'avait enlevée par le haut du corsage, qui ne faisait qu'une pièce avec la jupe, et, quand elle la posa droite sur le parquet, elle put la lâcher. Grâce à l'épaisse et triple toile qui la doublait, la robe tint debout.

Vraiment, elle semblait habitée, et les enfants étonnés un instant de sa robustesse quasi-fantastique, se mirent à danser autour, en battant des mains. "C'est grand'maman! criaient-ils, c'est elle!"

Mme d'Avrilly les fit taire, et elle ne put s'empêcher d'admirer l'étoffe magnifique qui rayonnait dans la chambre misérable; un lampas d'un rose saumon, brodé de feuillages d'argent. Dans ses plis orgueilleux nichait encore le souvenir des fêtes du directoire avec des reflets de la Révolution.

—Oh! maman, que vous allez être belle là-dedans! s'écria la petite Suzanne.

—Moi, répliqua la mère avec un geste indigné.

Puis, dominant son cœur, et se rappelant bien vite qu'elle était dans les tenailles de la vie, qu'elle n'y était pas seule, et que, coûte que coûte, il s'agissait d'en arracher les siens, Mme d'Avrilly releva la tête et, complétant sa réplique:

—Eh bien, oui, ma Suzanne, s'écria-t-elle, je serai belle là-dedans!

Et, avant la fin de la journée, la robe de la grande-mère fut confiée à une petite couturière, qui la transforma bientôt en chef-d'œuvre tout moderne. Dire le renouvellement de répugnance avec lequel elle fut reçue, malgré son rajeunissement féérique, les pleurs versés en l'essayant, puis, les retours d'énergie, la fièvre croissante du courage à l'approche de l'épreuve, l'entrain désespéré du départ pour l'horrible bal; serait dire ce que chacun a deviné déjà.

Femme et toilette firent sensation au ministère et Son Excellence accueillit sa cousine avec le plus gracieux émerveillement. Mais le mari et la femme constatèrent qu'il était aussi difficile de lui parler dans son salon que dans son cabinet. Ils observèrent deux courants parmi les invités, l'un qui allait au ministre pour solliciter des places, l'autre qui allait au buffet pour manger des gâteaux. Eux, ils se tenaient dans un coin, timides et effarouchés devant cette foule hardie qui enlevait d'assaut le champagne et le personnage officiel. Leur attente prit fin et leur discrétion fut récompensée quand leur cousin vint à eux en souriant:

"Eh bien! leur dit-il, mais vous me voyez tout fier de la parenté! C'est sans compliment, sur ma parole! L'ambassadrice d'Angleterre ne vient-elle pas de m'arrêter pour me demander qui était cette belle personne, qui portait si bien cette si belle toilette? —Ma cousine, milady, ai-je répondu en m'inclinant.—Et la voix me tremblait, je vous jure, car je soupçonnais bien un peu l'effort qu'il avait fallu faire pour l'arborer, cette si belle robe! J'aime les vaillantises, moi, et les vaillantes, et je le prouverai, si..."

Il allait achever sa phrase quand un général étranger, constellé de décorations, s'empara de lui, et les d'Avrilly s'en retournèrent chez eux, partagés entre la tristesse et l'espoir. Dans la voiture, le mari tint la main de sa femme entre les siennes; il la remerciait du sacrifice qu'elle avait accompli jusqu'au bout avec la grâce de tous les hauts dévouements.

Rentrée, elle n'en eut pas moins hâte de quitter sa belle robe et de s'envelopper d'un châle noir pour prier à deux genoux auprès de ses enfants endormis.

Un coup de sonnette à la porte la redressa, elle courut demander ce qu'on voulait, puis elle ouvrit à celui qui se faisait connaître. C'était l'huissier chauve du ministère qui apportait d'urgence un pli de la part du patron, et celui-ci ne devait pas se coucher qu'on lui en eût certifié la remise. L'enveloppe, à l'adresse de Madame

d'Avrilly, fut vite ouverte: elle renfermait la nomination de son mari à un emploi de 6,000 francs, plus la carte du ministre, avec ces mots en pattes de mouche: "Sous la robe comme sous le drapeau, honneur à l'héroïsme!"

PHILIPPE GERFAUT.

LOTÉRIE NATIONALE.

\$30,000

DE PRIX SERONT TIRÉS

LE 20 AVRIL 1887  
PRIX DU BILLET, \$1.00

Pour obtenir billets, informations, etc., s'adresser au secrétaire.

S. E. LEFEBVRE,  
19 rue St-Jacques.

FEUTRES NOUVEAUX

DERNIERS STYLES DE PARIS,  
LONDRES ET NEW-YORK.

VIENNENT D'ÊTRE REÇUS

CHEZ C. ROBERT

Le magasin populaire de chapellerie de Montréal.

PRIX DES PLUS MODÉRÉS

C. ROBERT

Coin des rues St-Laurent et Vitru.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,  
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,  
IMPRESSIONS DE COMMERCE,  
Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU, GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-TERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin-promptitude, et à prix très modérés.

